

Natacha Vellut

Les comptes du sexe

Dès Adam et Ève, la répartition des êtres humains entre hommes et femmes comporte une part économique : qui a le fruit ? la puissance ? la jouissance ? Avec la bipartition « avoir ou être » formulée par Freud, la poursuite d'une forme de comptabilité du sexe ne trouve pas de point d'arrêt. La bipartition exige une configuration en deux, et le deux implique presque mécaniquement le duel, débouchant sur un ordre binaire des sexes. Pourtant, la définition biologique de la bipartition précise bien qu'il s'agit d'une division en deux parties égales. La biologie, quittant les rives du dualisme et abordant celles du pluralisme, complexifie la bipartition sexuelle, mettant au jour des marqueurs biologiques du sexe multiples : génétique, gonadique, gamétique, gonophoriques interne et externe, hormonal, somatique ¹. Or, ces marqueurs ne pointent pas toujours dans la même direction. Seuls les gamètes ne quittent pas les rives binaires. La binarité insiste et persiste dans la reproduction sexuée des corps. Si elle peut se présenter comme une sorte de confort de la pensée, d'aucuns diraient conformisme, elle impose surtout la contrainte de se débrouiller avec la différence sexuelle. Les êtres parlants restent hantés par une question : qui s'en tire le mieux, de l'avoir ou de l'être ?

L'avoir, j'en donne un exemple non directement sexuel, non lié à la stricte activité sexuelle. Une jeune femme découvre sur une page internet, Facebook ou LinkedIn ou Wikipédia, ces pages qui flattent l'Un parmi des Uns, le portrait de son père. Sont précisés le nombre de ses ouvrages, le nombre de ses interviews télévisées, le nombre de ses interviews radio-phoniques, puis, à la fin de cette série, le nombre de ses enfants. Elle souffre de se découvrir faire partie de cette numération dont elle pressent qu'elle gomme sa singularité. Cette façon paternelle de ranger dans des classes – ouvrages, interviews, enfants – la fait une quelconque dans un ensemble, un ensemble parmi d'autres. Elle ne perçoit pas, à cet instant, que son père lui-même fait partie d'un ensemble, l'ensemble « mâle », dans lequel le

genre de l'état civil importe sans être impératif. Dans cet ensemble, l'avoir a tendance à masquer la question de l'être. Avec les formules de la sexualité, dégagées par Lacan dans le séminaire *Encore*, on s'autorise du côté « mâle » si on accepte un au-moins-un, Lacan l'écrit « l'hommoinsun », qui garantit l'ensemble des uns mâles. S'autoriser de cet ensemble implique de s'y compter et de ne pas se reconnaître comme cet au-moins-un, de ne pas faire exception. Dans sa préface à *L'Éveil du printemps*, Lacan note qu'« un homme se fait L'homme à se situer de l'Un-entre-autres, à s'entrer entre ses semblables ² ». Il avait déjà énoncé cette idée dans « L'étourdit » : « L'homme [...] est le prototype du semblable ³. » Le semblant phallique fait, en effet, les hommes semblables entre eux, des uns parmi d'autres, dans un même ensemble. Comment alors se singulariser ? À moins d'additionner et multiplier les avoirs dans une course sans fin, à moins de numéroter plutôt que simplement compter, c'est-à-dire tenter de se donner un rang et non seulement une place. Des exemples vous viennent-ils à l'esprit ? L'histoire comme l'actualité nous en fournissent à foison, me semble-t-il. Des mâles qui visent la notoriété, des mères qui se veulent toutes, des Uns qui se veulent Un tout seul, des sujets qui empruntent la voie masculine du phallique, la voie du développement, de la multiplication, de la conservation du phallus, ce qui consonne avec le discours capitaliste rétif à toute perte. La jouissance en jeu peut alors se présenter comme illimitée, une numération sans fin, qui additionne les avoirs, les produits, les opportunités, les rêves... mais ne parvient pas à stopper la comparaison, la rivalité, l'envie, produites par cet imaginaire simplet, et qui achoppe sans cesse aux coupures du signifiant.

Différent est l'être. L'Un lui est incompatible, le deux ne lui convient pas plus. L'être ne se situe pas du duel, ne s'oppose pas à l'avoir. Une mystique célèbre nous le démontre : Thérèse d'Avila ne s'est pas contentée de la numération de ses monastères, écrits, carmélites. Cette femme conquérante a, de surcroît, fait résonner « encore » avec « corps », ce qui n'a échappé ni au Bernin ni à Lacan. L'être se conjugue plus facilement avec le manque et les témoignages de Thérèse d'Avila indiquent que ce dont elle jouit n'est pas sans rapport avec ce dont elle manque. Mais rien de comptable, rien qu'on ne puisse calculer dans ce rapport entre manque phallique, ce que Lacan écrit « pastout », et jouissance autre. Comment compter de ce côté-là ? Et compter a-t-il encore le moindre sens ? Compte-t-on sans le Un ? Compte-t-on quand le discours défaille ? Pourquoi compter ce qui manque mais occupe ?

Je compte sur les Journées nationales de l'EPFCL, titrées « Le sexe et ses semblants », pour en dire un mot, voire plus.

-
1. [↑](#) Voir l'ouvrage de Thierry Hoquet, *Des sexes innombrables. Le Genre à l'épreuve de la biologie*, Paris, Le Seuil, 2016.
 2. [↑](#) J. Lacan, « Préface à *l'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 562.
 3. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 467.